

LIVRE SIXIEME.

- I. Accommodement de ceux de Sens & de Chartres, avec la défaite de ceux de Treves. II. Passage du Rbin, & description des mœurs des Gaulois & des Allemans. III. Pourfuite d'Ambiorix, avec la défaite de quelques troupes de César, & son retour de Liège.*

CÉSAR, qui pour plusieurs raisons s'attendoit à de plus grands mouvemens de la part des Gaulois, fit faire des levées par M. Silanus, C. Antistius Rheginus & T. Sextius ses Lieutenans. Il écrivit en même-tems à Pompée qui étoit alors Proconsul, & qui sans s'éloigner de Rome, conservoit toujours le commandement, de lui envoyer les troupes qu'il avoit levées dans la Lombardie, persuadé qu'il étoit très-important de convaincre les Gaulois qu'en quelque tems que ce fût, la République étoit si puissante, que quelque perte qu'elle eût faite, elle étoit en état non-seulement de la réparer bien vite, mais encore d'augmenter ses forces. Pompée lui envoya ce qu'il demandoit, autant par amitié pour lui qu'à cause du besoin de l'État; enforte que joignant à ces troupes les nouvelles levées qu'il avoit fait faire, il se vit avant la fin de l'hiver avec trois Légions de plus, toutes trois bien établies dans

la Gaule. Ainsi ce qui avoit été perdu sous les ordres de Sabinus , fut réparé au double ; en quoi le bel ordre & la puissance du peuple Romain parurent avec éclat.

Après la mort d'Induciomare, ceux de Treves donnerent le commandement à ses proches, qui ne cessèrent de solliciter les Allemans, & de leur promettre de l'argent pour les engager à passer le Rhin. Les plus voisins de ce fleuve se trouvant inébranlables, ils s'adressèrent aux Nations qui en étoient plus éloignées, & en gagnent quelques-unes, avec lesquelles ils se lient par un serment mutuel, & leur donnent des otages pour sûreté de l'argent qu'ils leur promettoient; ils firent aussi entrer Ambiorix dans les mêmes engagements. César informé de tout ce qui se passoit, voyant l'orage qui se formoit de toutes parts, que ceux du Hainault, de Namur & de la Gueldre, joints aux Allemans établis en deça du Rhin, étoient en armes; que ceux de Sens avoient refusé de se rendre à ses ordres, & s'entendoient avec ceux de Chartres & avec les autres Nations voisines,

(a) Cette ville, qui du tems de César, n'étoit comprise que dans une des Isles de la Seine, n'en fait aujourd'hui qu'une très petite partie qui se nomme *la Cité* ou l'Isle du Palais. Sa situation est au 49 degré de Latitude & 20 de Longitude. Le nom de la Ville de Paris a été sujet à plusieurs variations; Strabon la nommée *Lucotocia*, Prolemée *Lucorecia*, Julien *Leucetia*, dérivé du Grec; mais ce qui la caractérise est le nom de *Civitas Parisiorum*, comme Ville Capitale des peuples *Parisi*, chez qui les Romains tenoient une flotte, dont les Mariniers s'appel-

nes, & que ceux de Treves ne cessoient de solliciter les Allemans de passer le Rhin, crut que le mieux qu'il pouvoit faire étoit de les prévenir.

Sans donc attendre la fin de l'hiver, il prit les quatre Légions les plus proches, & étant venu subitement tomber sur ceux du Hainault, avant qu'ils eussent assemblé leurs troupes où pourvû à leur retraite, après leur avoir enlevé beaucoup de monde & de bétail, ravagé leur pays, & abandonné le butin à ses troupes, il les obligea à se rendre, & à lui donner des otages. Cette affaire étant ainsi terminée, il ramena ses troupes dans leurs quartiers; & dès les premiers jours du Printems, ayant assemblé à son ordinaire les Etats de la Gaule, où tous se trouverent, excepté ceux de Sens, de Chartres & de Treves, il regarda cette démarche comme un commencement de guerre & de révolte, & pour faire voir qu'il avoit cette affaire plus à cœur que tout le reste, il transféra les Etats à Paris (a). Cette ville qui est fron-

tiere

pelloient *Anderitani* nom que l'on conjecture venir d'*Auderitum* Andresi, lieu situé immédiatement au-dessous de la jonction de l'Oise avec la Seine. Le titre de *Nante Parisiaci*, trouvé sur une Inscription déterrée parmi d'autres monumens dans l'église de Notre Dame en 1711, fait penser que les Parisiens, qui avoient toujours une flotte sous les yeux, peuvent avoir pris de-là pour armoiries, le Navire qui remplit l'écusson des Armes de la Ville. On ne doute pas au reste, que les environs de la Ville ne fussent remplis d'habitations extérieures & d'Edifices publics, qui supléoient du tems des

tière de ceux de Sens, leur étoit de tout tems alliée; mais elle n'avoit point de part au complot. Après avoir prononcé cette translation de dessus son Siège, César part le même jour avec ses Légions, & marche à grandes journées contre ceux de Sens.

Acco qui étoit à la tête de la révolte, instruit de son arrivée, ordonne au peuple de la Campagne de se retirer dans les villes; mais avant que cela pût être exécuté, les Romains parurent. Alors ils furent obligés de prendre d'autres mesures, & de députer vers César, pour implorer sa clémence. César leur pardonna à la sollicitation des Autunois leurs anciens Alliés, & reçut d'autant plus facilement leurs excuses que l'été approchoit, tems qu'ils ne vouloit pas perdre à contester, au lieu de l'employer à la guerre. Il en exigea cent otages, qu'il donna en garde aux Autunois. Ceux de Chartres, par l'entremise des Rhémois sous la protection desquels ils étoient, sont reçus en grace aux mêmes conditions. De-là César retourne finir les Etats & demande aux Gaulois de lui fournir de la Cavalerie.

Après avoir ainsi pacifié cette partie de la Gaule, il ne pensa plus & n'eut d'autre attention qu'à la guerre contre Ambiorix & ceux de Treves. Dans cette vûte il ordonna à Ca-
va.

Romains au petit-espace qu'occupe la Cité, ainsi que dans beaucoup de Villes Anciennes.

varinus de le suivre avec la Cavalerie de Sens, de peur que son ressentiment contre ses concitoyens, ou la haine qu'ils lui portoient & qu'il s'étoit attirée, n'excitât quelque mouvement de ce côté-là. Ensuite sçachant fort bien qu'Ambiorix n'en viendroit jamais à une bataille, il examinoit en lui-même quels autres desseins il pourroit avoir. Il favoit qu'il étoit fort lié avec les Peuples de la Gueldre voisins des Liégeois, dont le pays est défendu par de grandes forêts & de grands marais, & qui seuls de toute la Gaule n'avoient jamais député vers lui pour rechercher son amitié. Il favoit encore qu'il avoit traité avec les Allemans par le moyen de ceux de Treves. Il crut donc devoir lui enlever ces ressources, avant de l'attaquer, de peur que ne sachant où trouver un asyle, il n'allât se cacher en Gueldre, ou se jeter entre les bras des Peuples d'au-delà du Rhin. Après avoir pris ce parti, il envoya tous les bagages de l'armée à Labienus qui étoit en quartier dans le pays de Treves, sous l'escorte de deux Légions; & marcha avec les cinq autres contre ceux de Gueldre, qui n'ayant point de troupes à lui opposer, se retirèrent avec tout ce qu'ils avoient dans leurs forêts & dans leurs marais, où ils se croyoient en sûreté.

César partagea ses troupes en trois corps, l'un commandé par C. Fabius un de ses Lieutenans, un autre par M. Crassus Questeur; ensuite il fit construire en hâte plusieurs ponts,

entra dans le pays ennemi par trois endroits, mit le feu par-tout, & enleva quantité d'hommes & de bétail. Par-là il réduisit cette nation à lui demander la paix, & à lui donner des otages; mais il leur déclara qu'il les traiteroit en ennemis, s'ils donnoient retraite chez eux à Ambiorix ou à ses Lieutenans. De-là il marcha contre ceux de Treves, après avoir laissé dans ce pays Comius Seigneur d'Arras avec de la Cavalerie, pour tenir ce peuple dans le devoir.

Pendant qu'il étoit occupé à faire ces arrangements, ceux de Treves avoient assemblé quantité de troupes, tant de Cavalerie que d'Infanterie, à dessein d'aller fondre sur Labienus, qui avoit hiverné sur leurs frontieres avec une seule Légion. Ils n'étoient plus qu'à deux jours de marche de son camp, lorsqu'ils apprirent que deux autres Légions l'avoient joint par ordre de César; ce qui les engagea à camper à cinq lieues de-là en attendant le secours des Allemans. Labienus qui pénétra leur dessein, se flatta de pouvoir tirer avantage de leur témérité: dans cette vûe il laisse cinq Cohortes à la garde de son camp, prend les vingt-cinq autres avec grand nombre de Cavalerie, & vient camper à mille pas d'eux. Entre les deux camps il y avoit une riviere difficile à traverser, parce que les bords en étoient escarpés. Labienus n'avoit nulle envie de la passer, & ne croyoit pas non plus que les ennemis vou-

lussent

lussent l'entreprendre: car l'espérance du secours des Allemans augmentoit de jour en jour. Sur cela il dit tout haut dans le Conseil, qu'il décamperoit le lendemain à la pointe du jour, & que sur le bruit qui couroit que les Allemans approchoient, il ne jugeoit pas à propos d'exposer sa personne ni son armée. Ce discours ne tarda pas à être rapporté aux ennemis: car dans notre Cavalerie presque toute composée de Gaulois, il y en avoit quelques-uns qui ne pouvoient oublier les intérêts de leur nation; ce qui est fort naturel. La nuit venue, il assemble les Tribuns & les Centurions du premier ordre, leur communique son dessein, leur recommandant de décamper avec plus de confusion & de désordre que les Romains n'ont coutume de le faire, & de donner à leur retraite un air de fuite, afin de persuader à l'ennemi que la peur les troubloit. La proximité des deux camps fit qu'avant le jour les Barbares apprirent par leurs coureurs ce qui se passoit chez nous.

Sur ce rapport, les Gaulois s'encouragent les uns les autres à ne pas laisser échapper une proie tant désirée, & à ne pas perdre le tems à attendre les secours de l'Allemagne; que d'ailleurs il seroit honteux pour eux, étant aussi supérieurs en forces, de n'oser attaquer une poignée de fuyards à demi-vaincue par la frayeur & embarrassée de bagage. En effet à peine notre bataillon étoit sorti de ses retranchemens,

qu'ils passent la riviere, & engagent le combat dans un poste fort défavantageux pour eux. Labienus qui s'en étoit douté, faisant toujours mine en marchant d'avoir peur, avance doucement pour les attirer tous en deça de la riviere; ensuite ayant envoyé son bagage un peu devant, & l'ayant fait poster sur une hauteur, Camarades, dit-il à ses troupes, vous avez enfin ce que vous avez souhaité; vous tenez l'ennemi engagé dans un mauvais poste: montrez sous nos ordres cette même valeur, qui s'est si souvent signalée sous ceux de notre Général; figurez-vous qu'il vous voit, & que vous combattez en sa présence. Aussi-tôt il tourne tête contre les Gaulois, range ses troupes en bataille, envoie quelque Cavalerie garder le bagage, & met le reste sur les ailes. Alors nos gens poussant de grands cris, lancent leurs javelots sur l'ennemi, qui voyant venir contre lui, enseignes déployées, ceux qu'il croyoit prendre la fuite, ne peut pas même soutenir leur choc, & s'enfuit dans ses forêts à la première attaque. Labienus les poursuivit avec sa Cavalerie, en tua un grand nombre, fit beaucoup de prisonniers, & peu de jours après reçut les soumissions de cette Nation. Car les Allemans qui venoient à son secours, instruits de sa fuite, se retirerent chez eux avec ceux des parens d'Induciomare qui étoient les Auteurs de la révolte, & qui quitterent le pays pour les accompagner. Le Gouvernement de cette

Na^o

Nation fut donné à Cingetorix, que nous avons dit être dès le commencement demeuré fidele aux Romains.

César étant passé chez ce Peuple à son retour de Gueldre, il résolut pour deux raisons de passer le Rhin; la premiere, pour punir les Allemans d'avoir donné du secours à ceux de Treves; la seconde, pour ôter cette retraite à Ambiorix. Dans ce dessein, il fit construire un pont un peu au-dessus de l'endroit où il avoit ci-devant fait passer son armée; & comme on se souvenoit de la fabrique du premier, ce second fut fini en peu de jours, tant les ouvriers y travaillèrent avec affection. Il y laissa une forte garnison du côté de ceux de Treves, pour empêcher ce peuple de remuer; & passa le fleuve avec le reste de ses Légions & de sa Cavalerie. Ceux de Cologne de qui il avoit déjà reçu des ôtages, & qui s'étoient soumis, envoient s'excuser, l'assurent qu'ils n'ont en aucune maniere secouru les peuples de Treves, ni violé leur foi; le priant de les épargner, de ne point les confondre avec les Allemans dont il pouvoit avoir sujet de se plaindre, & de ne point les punir de la faute d'autrui; que s'il vouloit encore des ôtages, ils offroient de lui en donner. Par l'information qu'il fit de la vérité de ce que ce peuple avançoit, César trouvant que c'étoient les Sueves (a) qui avoient en-

(a) Les *Suevi* peuples d'Allemagne ont succédé aux
Ha-

envoyé le secours, reçut les excuses de ceux de Cologne, & s'informa des passages & des chemins qui conduisoient dans le pays des Sueves.

Peu de jours après, il apprit de ceux de Cologne que ces peuples assembloient toutes leurs troupes dans un seul endroit, & qu'ils avoient donné ordre aux Nations de leur dépendance d'envoyer à leur secours de l'Infanterie & de la Cavalerie. Sur cet avis, il se pourvoit de vivres, se poste dans un lieu avantageux, & ordonne aux Ubiens de quitter la campagne, pour se retirer dans les villes, eux, leur bétail, & tout ce qu'ils possédoient. Il espéroit par-là que la famine, & la malhabileté des Sueves les engageroit à la dure nécessité du combat: il ordonna encore aux Ubiens d'envoyer partout des coureurs, pour découvrir ce qui se passoit chez ces Barbares; ce qui fut exécuté. Peu de jours après on lui rapporta, que sur l'avis de l'arrivée de l'armée Romaine, les Sueves & leurs Alliés s'étoient retirés presque à l'extrémité de leur pays avec toutes leurs troupes, résolu de l'attendre à l'entrée d'une forêt

Harudes & ces derniers aux Hermanduri ou Dani. Ils occupoient une partie du Palatinat de Baviere, le Voigland, la Misnie & partie de la Thuringe où étoient les Villes de Missen Luffurdum, Bamberg Gravinurium ou Gravinurium, Nuremberg Ségodunum, & Nortlingen ou Aurac Ara Flavia.

(a) *Chernsi* ces peuples occupoient une partie du Lauenbourg, d'Anneberg, de la Vieille-Marche, de la Prin-

rét immense, appelée la Forêt noire, qui s'étendant fort avant dans le pays, sépare les Cherusques (a) des Sueves, les défendant des incursions les uns des autres, & servant comme d'un mur naturel entre ces deux Nations.

Puisque nous en sommes là, il ne sera pas hors de propos de parler ici des mœurs des Gaulois & des Allemans, & de faire voir en quoi ces deux Nations diffèrent l'une de l'autre. Non-seulement les différens Peuples de la Gaule, les villes, les Bourgs & les villages, mais encore presque toutes les familles sont divisées en plusieurs factions, à la tête desquelles sont ceux qui ont le plus de crédit parmi eux. Ce sont eux qui exercent à leur fantaisie le souverain pouvoir; dans les conseils, ils font résoudre ce qui leur plaît. Il semble qu'anciennement les choses ont été établies sur ce pied, pour défendre les petits de l'oppression des Grands. Car chacun a soin de protéger ceux de son parti, & d'empêcher qu'ils ne soient accablés; sans quoi il perdrait lui-même toute son autorité. Il en est de même pour le Gouvernement général de la Gaule,

le,
 Principauté de Magdebourg, & de Halberstat, du Duché de Brunswic & quelque chose de la Thuringe. Des Cherusques dépendoient les *Cathulci*, *Campsi* & *Gambriuii*. Tous ces peuples ont depuis été nommés *Francs Franci*, & avoient pour limites le Rhin, l'Elbe, la Sala & le Mein où étoient *Hannover Lenchana*, *Tangermond Trophaa Drusi*, *Mildebourg Mevium* ou *Mesvium*, *Halberstadt Phengarnu*.

le, dont toutes les Nations font divisées en deux partis.

Lorsque César vint dans les Gaules, les Autunois étoient à la tête de l'un de ces partis, & les Fran-Comtois de l'autre. Ces derniers étoient les plus foibles, parce que de toute ancienneté ceux d'Autun avoient été les maîtres, & étoient soutenus par de grandes alliances. C'est ce qui engagea les Fran-Comtois à s'unir aux Allemans & à Arioviste, qu'ils mirent dans leurs intérêts par de grands présents & de grandes promesses. Cette alliance les rendit si puissans, qu'après avoir gagné plusieurs batailles sur leurs rivaux, & avoir détruit toute leur noblesse, ils engagèrent dans leur parti la plûpart des Alliés de ceux d'Autun, reçurent d'eux en ôtage les enfans des principaux d'entr'eux, qu'ils obligoient à faire publiquement serment de ne jamais rien entreprendre contr'eux; s'emparèrent d'une partie de leur frontiere, & enfin se rendirent souverains de toute la Gaule. Divitiacus touché du triste état de ses compatriotes, étoit allé à Rome implorer pour eux le secours du Sénat; mais il en étoit revenu sans rien faire. L'arrivée de César changea la face des choses: les ôtages des Autunois leur furent rendus, leurs anciens Alliés leur revinrent, & il leur en acquit de nouveaux, parce qu'on remarquoit que ceux qui étoient de leurs amis, étoient traités avec plus de douceur & de

ména.

ménagement que les autres: enfin en tout le reste il augmenta leur crédit & leur autorité, & fit perdre aux Fran-Comtois la supériorité qu'ils avoient usurpée. Les Rhémois prirent leur place; & comme ils passioient pour être autant en faveur auprès de César que ceux d'Autun, ceux que d'anciennes inimitiés éloignoient de ces derniers, se jettoient dans le parti des Rhémois. Ceux-ci étoient très-attentifs à les protéger, & conservoient par-là le nouveau crédit qu'ils avoient acquis en si peu de tems; ensorte que si les Autunois étoient les plus anciens dans la faveur, les Rhémois y tenoient la seconde place.

Dans toute la Gaule il n'y a que deux fortes de personnes qui soient en quelque estime & en quelque considération; les Druïdes ou les Prêtres, & la Noblesse ou les Chevaliers. Car le peuple y est regardé comme esclave; il ne peut rien par lui-même, & n'entre dans aucun conseil. Lorsque la plupart d'entr'eux sont accablés de dettes & d'impôts, ou opprimés par la violence des Grands, ils s'attachent à quelqu'un d'eux, qui a la même autorité sur eux qu'un maître sur ses esclaves. Les Druïdes sont chargés des choses divines, des sacrifices, tant publics que particuliers, & expliquent ce qui a rapport à la religion. Ils ont soin de l'instruction & de l'éducation de la jeunesse, qui les respecte beaucoup. Ils prennent connoissance de tous les démêlés,
tant

tant publics que particuliers; s'il se commet quelque crime, quelque meurtre, s'il s'éleve quelque contestation entre des héritiers, si l'on dispute sur les bornes d'un champ, ce sont eux qui en jugent, ce sont eux qui décernent les peines & les récompenses. Si quelqu'un, quel qu'il soit, refuse de se soumettre à leurs décisions, il est exclu de la participation à leurs sacrifices; c'est-là chez eux un châtement terrible: celui qui l'a mérité, passe pour un impie & un scélérat, est fui de tout le monde; personne ne veut ni le voir, ni lui parler: on le regarde comme un pestiféré que l'on évite, de peur de gagner son mal; on ne lui rend point de justice: il est l'objet du mépris universel. Tous les Druïdes n'ont qu'un seul chef: son autorité est absolue; lui mort, le plus considérable de ceux qui lui survivent, lui succède: que s'il y a plusieurs prétendans, l'affaire est décidée entr'eux par élection, & quelquefois par les armes. Tous les ans ils s'assemblent en une certaine saison sur la frontiere du pays Chartrain, qu'ils regardent comme le milieu de la Gaule, & cela dans un lieu consacré à ces assemblées. Là tous ceux qui ont quelque différend, se rendent de toutes parts, & acquiescent à leurs jugemens. On croit que leur institution vient de l'Angleterre, d'où elle a passé en Gaule; de-là vient que ceux d'aprèsent qui en veulent être

être mieux instruits, y font pour la plupart un voyage.

Les Druïdes ne vont point à la guerre, ne payent point d'impôts, & sont exempts de toutes charges & de toutes contributions. Tant de privileges engagent quantité de gens à entrer parmi eux, & les peres à y envoyer leurs enfans. On leur y fait apprendre par cœur quantité de vers, qu'ils ne permettent pas qu'on écrive, quoiqu'en toute autre chose, & dans leurs affaires publiques ou particulieres, ils se servent de caracteres Grecs. Il y a apparence qu'ils ont pris la méthode de faire apprendre par cœur, tant pour empêcher que leurs mysteres ne passent dans le vulgaire, que pour exercer la mémoire de leurs élèves, qui la négligeroient si ces vers étoient écrits, comme cela n'arrive que trop souvent; ce qui fait qu'ils restent quelquefois des vingt années sous la discipline de leurs maîtres. Une de leurs principales maximes est que l'ame ne meurt point, mais qu'à la mort elle passe d'un corps dans un autre; ce qu'ils croient très-utile pour encourager à la vertu, & pour faire mépriser la mort. Ils enseignent encore plusieurs autres choses touchant les astres & leur mouvement, la grandeur & l'étendue de l'univers, la nature des choses, la grandeur & le pouvoir des Dieux immortels.

Le second ordre est celui des Chevaliers ou de la Noblesse, qui ne s'exercent qu'aux armes.

Avant

Avant la venue de César en Gaule, elle étoit presque tous les ans en guerre, offensive ou défensive; & parmi eux, on juge de la qualité & du pouvoir d'un Noble, selon qu'il est suivi de plus ou moins de gens à ses gages & de vassaux: car ce sont-là les seules marques de distinction connues chez eux.

Toute la Nation Gauloise est fort superstitieuse; en sorte que dans leurs grandes maladies, & dans les dangers où ils se trouvent à la guerre, ils ne font pas difficulté d'immoler des hommes, ou de faire vœu d'en sacrifier; & pour cela ils se servent des Druïdes, comme s'ils ne pouvoient appaiser leurs Dieux qu'en leur offrant vie pour vie: ils ont même établi des sacrifices publics de cette espece. D'autres ont des statues d'osier d'une énorme grandeur, qu'ils remplissent d'hommes vivans; après quoi ils y mettent le feu, & les font expirer dans les flammes. Ils préfèrent pour cela des voleurs & des brigands, ou des gens coupables de quelque autre faute: ils croient que le sacrifice de pareilles gens est bien plus agréable à leurs Dieux; mais quand il leur en manque, ils leur substituent des innocens.

Leur grand Dieu est Mercure; ils en ont quantité de statues: ils le croient l'Inventeur des Arts, le Guide & le Conducteur des Voyageurs, dans les chemins & dans les voyages, le Patron des Marchands. Après lui, les Dieux les plus réverés sont Apollon, Mars, Jupiter

& Minerve, desquels il pensent à peu près la même chose que les autres peuples. Ils croient qu'Apollon chasse les maladies, que Minerve préside aux Arts, que Jupiter a l'empire du Ciel, & que Mars est l'arbitre de la guerre; la plupart du tems ils lui consacrent les dépouilles de l'ennemi avant le combat, & après la victoire ils lui sacrifient le bétail qu'ils ont pris; le reste est déposé dans un lieu destiné à cela, & l'on voit dans plusieurs villes de ces monceaux entassés dans des lieux consacrés. Il arrive rarement, qu'au mépris de la religion, quelqu'un cache le butin qu'il a fait, ou ose détourner quoi que ce soit de ce qui a été mis en dépôt; les châtimens les plus cruels sont attachés à un pareil crime.

Les Gaulois se disent descendus de Platon: c'est une tradition qu'ils tiennent des Druïdes. C'est pour cela qu'ils mesurent le tems par le nombre des nuits, & non par celui des jours. Soit qu'ils commencent les mois ou les années, ou qu'ils parlent du tems de leur naissance, la nuit précède toujours le jour. Une coutume qui leur est absolument particulière, est que leurs enfans n'oseroient paroître en public devant leurs peres, que lorsqu'ils sont en âge de porter les armes. Ils croient qu'il est mal-honnête que leurs enfans en bas âge se montrent publiquement devant eux.

Un homme en se mariant, est obligé de mettre dans la communauté la même somme, esti-

mation faite, que sa femme a reçue en dot: on dresse un état de ces deux sommes, & les fruits en sont mis à part; ce tout avec ce qu'il a rapporté, appartient au survivant. Le Mari a puissance de vie & de mort sur sa femme, comme sur ses enfans. Quand un homme de distinction meurt, ses parens s'assemblent, & si sa femme est soupçonnée, on lui donne la question comme à un esclave; que si elle est convaincue, on la brûle, après lui avoir fait souffrir les plus cruels tourmens. Leurs funérailles sont magnifiques & somptueuses pour le pays: on y brûle tout ce qu'on croit que le défunt chériffoit, jusqu'aux animaux; & il n'y a pas même fort long-tems que les esclaves & les affranchis que l'on savoit qu'il avoit aimés, étoient jettés au feu avec son corps.

Dans les Républiques bien réglées, il est établi par les Loix, si l'on apprend par le bruit public ou autrement quelque chose qui concerne l'État, d'en informer le Magistrat, sans le communiquer à aucun autre: car on sçait que souvent des gens imprudens & sans expérience, effrayés par de faux bruits, sont capables de se porter aux plus grandes extrémités, & de prendre un mauvais parti sur des affaires de la dernière importance. Au lieu que le Magistrat n'en découvre au peuple que ce qu'il juge convenable, & cache le reste. Il n'y a qu'au Conseil qu'il soit permis de parler d'affaires d'État.

Les

Les Allemans ont des coutumes fort différentes. Ils n'ont ni Druïdes pour la Religion, ni sacrifices. Ils ne mettent au nombre des Dieux, que ceux qu'ils voyent & dont ils éprouvent visiblement le secours. Tels sont le Soleil, la Lune & Vulcain; ils n'ont pas la moindre notion des autres. Toute leur vie se passe à la chasse & à la guerre. Ils s'endurcissent au travail & à la fatigue dès l'enfance. Ils estiment fort ceux qui sont long-tems sans barbe; ils prétendent qu'ils en deviennent plus forts & plus robustes. C'est une honte parmi eux d'avoir commerce avec une femme avant l'âge de vingt-ans; ce qui ne peut demeurer caché, parce qu'ils se baignent pêle-mêle dans les rivières, & qu'ils ne sont couverts que d'une simple peau ou de quelque autre habillement fort petit, qui laisse à nud la plus grande partie de leur corps.

Ils ne s'attachent point à l'agriculture; & ils ne vivent presque que de lait, de fromage & de chair. Nul n'a un champ fixe, & qui lui appartienne en particulier; mais tous les ans le Magistrat en assigne un où il lui plaît, & tel qu'il lui plaît, à une communauté ou à une famille, à proportion du nombre des membres qui la composent, & au bout de l'an ils les font passer ailleurs. Ils apportent plusieurs raisons de cette coutume: c'est pour empêcher qu'on ne s'accoutume dans un endroit au point de négliger les armes pour l'agriculture; pour éviter

éviter qu'il ne prenne envie à chacun de s'étendre, & qu'à la fin les Grands ne chassent les petits; pour que l'on ne pense point à bâtir des maisons commodes, afin de se mettre à couvert des injures du tems; & qu'il ne prenne à personne la fantaisie de s'enrichir, ce qui ne manque gueres de faire naître la division & la méfintelligence; enfin pour que chacun vive dans l'union & dans la paix, en voyant que les plus puissans ne sont pas plus riches que les autres.

C'est un honneur pour chacun des Peuples dont l'Allemagne est habitée, de voir son pays borné par de vastes déserts. C'est, selon eux, une marque de valeur, que de chasser ses voisins de leurs habitations, & qu'aucun n'ose s'établir auprès d'eux; d'ailleurs ils s'en croient plus en sûreté, & plus à couvert des incursions subites. Lorsqu'une Nation a une guerre offensive ou défensive, elle élit des Chêfs pour la conduire, & leur donne pouvoir de vie & de mort. En tems de paix, ils n'ont point de Magistrat général; mais les principaux, chacun dans leur Province ou dans leur quartier, rendent la justice & décident les procès. Les brigandages qui se font hors des bornes de chaque Nation, n'ont rien de flétrissant; cela ne se fait, selon eux, que pour exercer la jeunesse & pour éviter l'oisiveté. Lorsque dans le Conseil un des principaux d'entr'eux s'est déclaré Chef de quelque entreprise, afin que ceux qui veulent le suivre se déclarent, ceux qui ap-
prou-

prouvent son dessein & qui consentent à l'avoir pour chef, se levent & lui promettent de le seconder, ce qui leur attire de grands applaudissemens; mais il ne faut pas se rétracter, si on ne veut passer pour un déserteur & un traître indigne de toute croyance. Le droit d'hospitalité est sacré chez eux: quiconque a recours à eux pour quelque raison que ce soit, est sûr de leur protection, & d'y trouver un azyle inviolable; toutes leurs maisons lui sont ouvertes, & il y trouve le couvert.

Autrefois les Gaulois étoient plus belliqueux que les Allemans, & portoient souvent la guerre chez eux; & parce que leur pays étoit trop peuplé en comparaison des terres qu'ils avoient, ils envoioient des colonies au-delà du Rhin. C'est ainsi que les cantons les plus fertiles de l'Allemagne situés vers la forêt Noire, qui a été connue des Grecs, comme on le voit par Eratosthene & quelques autres, qui la nomment Orcinie, tomberent au pouvoir des Toulousains qui s'y établirent; ils y sont restés jusqu'à présent en grande réputation de justice & de valeur, y vivent encore aujourd'hui dans la même pauvreté, la même indigence & la même frugalité que les Allemans, s'habillent & se nourrissent comme eux. Mais le voisinage de la Province Romaine, & la connoissance du commerce de mer, ayant mis les Gaulois dans l'abondance & dans l'usage des plaisirs, peu à-peu ils se sont accoutumés à se laisser bat-

battre; & après avoir été vaincus plusieurs fois ils ne se comparent plus aux Allemans en valeur.

Cette forêt Noire dont on vient de parler, a neuf journées en longueur: on ne peut déterminer autrement son étendue; car ces peuples ne connoissent point les mesures itinéraires. Elle commence aux frontieres de la Suisse, de Spire & de Bâle, & s'étend le long du Danube jusqu'aux confins des Daces & de la Transylvanie. De-là elle tourne sur la gauche dans des contrées éloignées de ce fleuve, & par sa vaste étendue touche aux pays de divers peuples. Il n'y a point d'Alleman qui dise en avoir trouvé le bout, quoiqu'il ait marché soixante jours, ni découvert où elle commence. Elle nourrit plusieurs bêtes sauvages qu'on ne voit point ailleurs. Voici celles qui sont les plus différentes des autres, & qui méritent le plus d'être remarquées.

Il s'y trouve une espèce de bœuf ressemblant au cerf, qui a au milieu du front une corne plus grande & plus droite que celles que nous connoissons, dont le haut se partage en plusieurs branches comme une palme; le mâle & la femelle sont faits de même, & ont de pareilles cornes.

Il y en a d'autres qu'on nomme Elans, qui ont la figure d'une chevre, & dont la peau est mouchetée; mais ils sont un peu plus grands, n'ont point de cornes, sont sans jointures aux jambes, & ne peuvent par conséquent ni se cou-

Taureau Sauvage



Beuf ressemblant au Cerf



Espece d'Elan ou de Chevre



Handwritten text at the top of the page, possibly a title or reference number, appearing as "Handwritten text".



PREUSSISCHER
STAATS-
BIBLIOTHEK
ZU BERLIN
KULTURBESITZ

Handwritten text on the right side of the page, possibly a date or location, appearing as "Handwritten text".



Handwritten text at the bottom of the page, possibly a title or reference number, appearing as "Handwritten text".



coucher ni se relever quand ils sont tombés. Ils s'appuient contre un arbre pour se reposer. Lorsque les chasseurs ont découvert à leurs traces les arbres contre lesquels ils vont gîter, ou ils les détruisent par la racine, ou ils les scienc de maniere qu'ils puissent encore se soutenir debout; & lorsque l'animal vient s'appuyer contre, il le renverse & tombe avec lui: c'est ainsi qu'on les prend.

Une troisième espece sont les taureaux sauvages; ils sont un peu plus petits que les Eléphants: du reste pour la forme, l'apparence & la couleur, ils ressemblent aux taureaux privés; mais ils sont très-forts & très-vites, de sorte qu'il n'y a ni homme ni bête qui puisse leur échapper quand ils l'ont apperçû: on les attrape par le moyen des fosses foiblement couvertes, dans lesquelles ils tombent, & où on les assomme. C'est par cette sorte de chasse que les jeunes gens s'exercent & s'endurcissent au travail; ceux qui en tuent le plus, & qui en rapportent les cornes pour preuve, en sont fort glorieux: ces animaux ne se peuvent apprivoiser, quelque petits qu'on les prenne. La grandeur, la figure & la nature de leurs cornes est fort différente de celle de nos bœufs. On les recherche fort; on les garnit d'argent par le bord, & on s'en sert à boire dans les festins.

César informé par les coureurs de ceux de Cologne que les Sueves s'étoient retirés dans leurs forêts, résolut de ne pas avancer plus

loin , de peur de manquer de vivres , parce que , comme on l'a dit , les Allemans ne cultivent gueres leurs terres. Mais pour retenir ces peuples par la crainte de son retour , & les empêcher d'envoyer du secours en Gaule , après avoir fait repasser le Rhin à son armée , il ne fit couper de son pont qu'environ deux cens pieds du côté qui touchoit au territoire de Cologne ; & au bout opposé qui touchoit à la Gaule , il fit bâtir une tour à quatre étages , la fit bien fortifier , & y laissa douze cohortes en garnison sous les ordres du jeune C. Volcatius Tullus. Pour lui , vers le tems de la moisson , il traversa la forêt d'Ardenne (a) , qui est la plus grande des Gaules , & qui s'étend depuis le Rhin & les frontieres de Treves jusqu'au Hainault par l'espace de près de deux cens lieues , & marcha contre Ambiorix. Il envoya devant L. Minucius Basilus avec toute la Cavalerie , avec ordre de faire toute la diligence possible , sans allumer de feux dans son camp , de peur qu'on ne s'apperçût de loin de son arrivée : il l'assûra qu'il le suivroit incessamment.

Basilus obéit si ponctuellement à ces ordres , qu'il surprit quantité de Barbares dans la campagne. Sur ce qu'il apprit d'eux l'endroit où étoit Ambiorix avec peu de Cavalerie , à ce qu'on disoit , il marcha droit à lui. Il faut avouer que la fortune n'a pas moins de part au succès des entreprises militaires , que de toutes les autres. Car comme ce fut un grand hazard

(a) Voyez ci-devant Liv. V. pag. 147. not. (b).

zard qu'Ambiorix fût surpris par Basilus, qu'il ne fût point sur ses gardes, qu'il n'eût rien appris de sa marche, soit par la renommée, soit par des couriers: aussi ce ne put être que par le plus grand bonheur qu'il évita sa perte, après avoir perdu tout son équipage, & n'ayant plus ni armes, ni chariots, ni chevaux. Ce qui le sauva, c'est que sa maison étant située dans les bois, comme le sont presque toutes celles des Gaulois, qui pour se garantir des ardeurs du soleil, les bâtissent dans le voisinage des forêts & des rivières, & ses gens ayant arrêté quelque tems les nôtres dans un défilé, un des siens profita de ce moment pour le faire monter à cheval; après quoi les bois couvrirent sa fuite. Ainsi la fortune eut grande part au danger où il se trouva alors, & à la manière dont il s'en tira.

On doute pourquoi il n'assembla pas ses troupes; si c'est parce que la Cavalerie Romaine se présenta si subitement, qu'il n'en eut pas le tems; ou s'il crut que tout le reste de l'armée suivoit, à laquelle il ne se crut pas assez fort pour tenir tête. Ce qu'il y a de certain, est qu'après sa fuite il envoya secrètement avertir les gens de la campagne de prendre garde à eux: les uns se sauverent dans les Ardennes, d'autres dans les marais; ceux qui étoient voisins de l'Océan, se jetterent dans ces Isles que le reflux laisse à découvert. Plusieurs abandonnant le pays, se confièrent eux & leurs biens à la

fidélité & à la bonne foi de ceux avec qui ils n'avoient aucune liaison. Cativulcus Roi de la moitié de l'Etat du pays de Liege, qui étoit entré dans le complot avec Ambiorix, se sentant cassé de vieillesse, & hors d'état de supporter les fatigues de la guerre & de la fuite, après avoir maudit mille fois Ambiorix qui l'avoit embarqué dans ce projet, s'empoisonna avec de l'If, arbre très-commun en Gaule & en Allemagne.

Les peuples de Condros (a) & du Duché de Limbourg qu'on compte au nombre des Allemands & qui en sont originaires, & qui sont établis entre le canton de Liege & celui de Treves, députerent aussi-tôt vers César pour le prier de ne point les compter au nombre de ses ennemis, & de ne point envelopper dans la même affaire tous les Allemands d'en deçà du Rhin, lui représentant qu'ils n'avoient ni pensé à la guerre, ni à secourir Ambiorix. César s'en étant informé des prisonniers, & ayant trouvé qu'ils ne lui en avoient point imposé, leur promit de ne faire

(a) Nous avons déjà parlé ci-devant *Liv. I. pag. 61. not. (g)* du Pays de Condros dont le nom Latin est *Condruſi*. César en parle encore ici en y joignant les *Segni Germanorum*, le nom de Sineï ou Signei, qui est celui d'une petite Ville voisine du Condros, au 51 degré de Latitude & 23 de Longitude, sur la frontière du comté de Namur a beaucoup d'analogie au nom de *Segni*.

(b) On a parlé ci-devant *Liv. I. pag. 61. not. (b)* des *Eburones* dont la Ville Capitale étoit *Atanuca*, où César perdit une Légion Romaine par le soulèvement de ces

faire aucun dégât dans leur pays, à condition qu'ils lui remettoient les Liégeois qui s'étoient sauvés chez eux. Ensuite il partagea ses troupes en trois corps, & fit transporter le bagage de toutes ses Légions dans le Château de Tongres (*b*) situé presque dans le cœur du pays de Liège, où Titurius & Aurunculeius avoient eu leur quartier d'hiver. Cet endroit parut d'autant plus convenable, que les fortifications qu'on y avoit faites l'année précédente, étoient encore en état; ce qui épargnoit bien du travail au soldat. Pour la garde, il y laissa la quatorzième Légion, une des trois qui avoient été levées depuis peu en Italie, & deux-cens chevaux, sous les ordres de Q. Tullius Cicéron.

En même tems il envoya T. Labienus avec trois autres Légions vers l'Océan, dans le pays voisin de la Gueldre & du Brabant; & Trebonius eut ordre de marcher avec un pareil nombre vers la Province voisine de Namur pour la ravager. Pour lui, avec les trois Légions qui restoit, il prit le chemin de l'Escaut (*c*) qui

se

ces peuples. Cette Ville au 51 degré de Latitude & 24 de Longitude, est du nombre de celles qui ont perdu leur nom particulier, en prenant celui de la nation, & c'est sous le nom de *Tungri*, qu'elle est citée dans Ammien-Marcellin dans la Notice de l'Empire & dans celle des Provinces de la Gaule. Mais la Ville de Tongres ayant été ruinée par Attila l'an 451, le Siège Episcopal fut transféré à Matrièl d'où il a passé à Liège, Matrièl ayant éprouvé le même sort que Tongres en 881 de la part des Normands.

(*c*) En Latin *Scaldis*, au 51 degré de Latitude & 27

se jette dans la Meuse, pour se rendre à l'extrémité des Ardennes, où il avoit appris qu'Ambiorix s'étoit retiré avec quelque Cavalerie. En partant, il assûra qu'il seroit de retour dans sept jours, qui seroit le terme auquel il faudroit délivrer du bled à la Légion qui restoit à la garde du Château; il recommanda en même tems à Labienus & à Trebonius de s'y trouver, si cela se pouvoit, pour délibérer de nouveau de la continuation de cette guerre, & sur ce qui paroîtroit des desseins des ennemis, résoudre par où on pourroit la recommencer.

Ils n'avoient, comme on l'a dit, ni troupes réglées sur pied, ni forts, ni villes en état de défense; ce n'étoit qu'une populace sans demeure fixe dispersée en divers endroits. Les bois, les marais, les cavernes, les endroits les plus cachés & les plus sauvages, tout leur étoit bon, pourvû qu'il s'y crussent en sûreté. Ces lieux étoient connus du voisinage; mais il ne falloit pas moins prendre de précautions pour

de Longitude. Ses embouchures ont varié & donnent lieu à quelque discussion par raport aux changemens arrivés dans la Zélande. Le bras Oriental de l'Escaut, appelé *Ooster-Scheld* paroît être l'issue naturelle de cette Rivière, il rase le bord de l'ancien Canton désigné par le nom de *Scaldia* & sépare *Schouwen*, qui est ce Canton d'avec *Valcheren* & *Beveland*. L'autre bras de l'Escaut ou le *Wesier-Scheld*, appelé autrement le *Honds* est originaiement & avant que la Mer Peut fort élargi, un Canal creusé par l'Empereur Othon I. dans le dixieme Siècle, d'où ce Canal est appelé *Fossa Othonis*. Manfo-
Alting

pour y pénétrer. L'armée en corps n'avoit à la vérité rien à craindre de gens dispersés & effrayés : le danger n'étoit que pour les soldats que l'avidité du pillage engageoit à s'écarter, & qui ne pouvoient marcher en troupe dans des forêts dont les routes leur étoient inconnues; ce qui pourtant regardoit en partie le salut de l'armée. Que si on vouloit terminer cette guerre, & extirper cette race de Barbares, il falloit envoyer plusieurs petits détachemens & lâcher la bride aux soldats, sans les retenir en corps attachés à leurs drapeaux, selon l'ordre & la coûtume des armées Romaines. Que si l'on vouloit suivre cette discipline exacte, la nature même du pays défendoit ces peuples, & leur fournissoit la facilité de dresser des embuscades & d'envelopper ceux qui s'écartoient. Au milieu de ces difficultés, malgré l'envie qu'on avoit de se venger de la perfidie de ce peuple, il valoit encore mieux, autant qu'il étoit possible, ne pas absolument pousser les choses à bout, que de trop exposer les troupes.

C'est

Alting supposa un troisieme Canal, en deça de celui qui n'a existé que par industrie, & Ptolémée en fait l'embouchure de la Meuse & Plin celle de l'Escaut. Quant à la communication de l'Escaut avec la Meuse, pour satisfaire au témoignage de César, on peut croire que l'Escaut du côté de Tolen détachoit un bras vers la Meuse. Il y a encore la Riviere de *Tabuda*, au 52 degré de Latitude & 22 de Longitude, placée par Ptolémée dans l'intervalle de *Gesoriacum* ou Boulogne à celle de la Meuse pour désigner l'Escaut dont le nom ancien est *Scaldis*.

C'est ce qui engagea César à envoyer chez tous les peuples voisins des Liégeois, les inviter par l'espérance du butin à venir piller cette nation; parce qu'il aimoit mieux exposer la vie des Gaulois dans ces bois, que celle de ses trou- pes, & qu'il vouloit que ces perfides, envi- ronnés d'un si grand nombre de gens acharnés à leur destruction, périssent entierement, sans qu'il en restât ni nom ni vestige: l'espérance du pillage ne manqua pas d'y en attirer en peu de tems un très-grand nombre.

Pendant que l'on traitoit ainsi les Liégeois, le septieme jour auquel César avoit promis de se rendre au Château de Tongres où étoit le bagage & la quatorzieme Légion, approchoit. Alors on put voir combien la fortune influe sur les succès militaires, & combien elle peut y faire naître d'incidens. Les ennemis étoient dissipés & effrayés, comme on l'a dit: ils n'a- voient point de troupes réglées sur pied, & par conséquent étoient peu à craindre; lors- que la renommée ayant appris au-delà de Rhin que l'on saccoieit les Liégeois, & que tous les peuples voisins étoient invités à venir les piller, les Peuples de la Westphalie voisins du Rhin qui, comme on l'a fait voir, avoient donné retraite chez eux à ceux de la Gueldre & de Zutphen, levent deux mille chevaux, passent le Rhin sur des vaisseaux & des bar- ques, dix lieues au-dessous du pont à demi détruit par César, & où il avoit laissé une garde,

garde, & entrent dans le pays des Liégeois, ramassent plusieurs de ceux que la fuite avoit dispersés, & font un grand butin de bétail, dont ils sont très-avides. Encouragés par ce succès, ils passent outre; & comme dès l'enfance ils sont faits à la guerre & au brigandage, les marais ni les forêts ne sont pas capables de les arrêter. S'étant informés de leurs prisonniers où étoit César, ils apprennent qu'il s'étoit éloigné avec toute son armée; & un de ceux-ci leur adressant la parole, Pourquoi, leur dit-il, vous amusez-vous à une proie si misérable & si mince, quand vous pouvez en un moment vous enrichir? Tongres n'est qu'à trois lieues de vous; c'est-là que vous trouverez toutes les richesses de l'armée Romaine: la garnison ne suffit seulement pas à border le rempart, bien-loin d'être en état de faire des sorties. Dans cette flatteuse espérance, ils cachent le butin qu'ils avoient déjà fait, & marchent à ce Château sous la conduite de ce même prisonnier, qui les avoit si bien instruits.

Cicéron qui jusques-là avoit avec la plus grande exactitude retenu ses soldats dans son camp, selon que César lui en avoit donné l'ordre, & qui n'avoit pas même permis à un seul valet de sortir de l'enceinte de ses retranchemens, désespérant de voir César de retour au jour marqué, parce qu'il entendoit dire qu'il étoit encore allé plus loin, & qu'ou

ne parloit point qu'il revint, touché d'ailleurs d'entendre le soldat blâmer sa patience, & crier qu'on étoit donc assiégé puisqu'on n'osoit sortir, envoie cinq cohortes couper des bleds à trois mille pas de lui, dans un endroit qui n'en étoit séparé que par une colline. Il ne croyoit pas qu'en cela il y eût le moindre accident à craindre, ayant autour de lui neuf Légions & une nombreuse Cavalerie; au-lieu que les ennemis étoient dispersés, ou même presque entièrement détruits. Avec ces cinq cohortes, il laissa sortir les malades de toutes les Légions qu'on avoit laissés dans son camp, & qui pendant ces sept jours avoient commencé à se rétablir; tout cela faisoit ensemble une compagnie de trois cens soldats: grand nombre de valets & de bêtes de charge les suivirent.

Dans ce moment même & dans ces circonstances, la Cavalerie Allemande arrive, sans être apperçue que lorsqu'elle fut tout proche du camp à cause d'un bois qui la couvroit; & sur le champ elle entreprend de forcer la porte décumane. Leur arrivée fut si imprévue, & leur attaque si brusque, que les Marchands & les Vivandiers qui avoient leur quartier sur la contrescarpe, n'eurent pas même le tems de se reconnoître. Les nôtres qui ne s'attendoient à rien, sont si étonnés de cette nouveauté, que la cohorte qui étoit de garde soutient à peine le premier choc. Les ennemis cou-

courent d'une porte à l'autre chercher une entrée, & nos gens ne savent comment faire pour les défendre toutes. C'étoient les seuls endroits foibles: car les autres étoient à couvert d'insulte, tant par leur situation, que par les fortifications qu'on y avoit ajoutées. L'effroi est dans tout le camp: on se demande l'un à l'autre la cause du trouble, & pas un ne pense à y apporter remède, soit en faisant une sortie sur l'ennemi, ou en se réunissant pour la défense de quelque poste. L'un dit que le camp est déjà emporté; l'autre, que l'armée est taillée en pièces, le Général tué, & que l'ennemi est venu tomber sur eux après sa victoire. La plupart se forgent des superstitions au sujet du camp même qu'ils croient porter malheur, & se rappellent la disgrâce de Cotta & de Titurius, qui avoient été tués dans ce même Château. Les Barbares qui s'apperçoivent de notre consternation, ne doutent nullement de la vérité du rapport que le prisonnier leur avoit fait, qu'il n'y avoit point, ou qu'il n'y avoit que peu de garnison dans ce Château. Sur cette assurance, ils entreprennent de le forcer, & s'exhortent l'un l'autre à ne pas laisser échapper tant de richesses.

Il y avoit alors dans le Fort un P. Sextius Baculus, dont nous avons déjà parlé en traitant des combats précédens, Officier qui avoit servi sous César en qualité de premier Centurion; il y avoit été laissé malade, & de-

puis cinq jours il n'avoit pris aucune nourriture. Inquiet du succès de cette affaire, tant pour lui que pour tous les autres, il sort de sa tente sans armes, voit l'ennemi prêt à entrer, & les choses réduites presque à l'extrémité: il prend les armes d'un soldat qui étoit auprès de lui, & entreprend de défendre la porte. Il est suivi des Centurions de la Cohorte qui étoit de garde, & tous ensemble ils soutiennent l'attaque pendant quelque tems. Baculus ayant été fort blessé, s'évanouit; à peine peut-on le sauver en l'enlevant entre les bras: cependant l'effort qu'il avoit fait, suffit pour rassûrer les soldats au point d'oser tenir ferme dans les fortifications, & faire mine de les défendre.

Dans ce moment ceux qui étoient allés couper des bleds ayant entendu le bruit de l'attaque, la Cavalerie y court, & voit le danger. Il n'y a point-là de fortifications, qui puissent les mettre à couvert. Les soldats nouvellement enrôlés, peu expérimentés dans la guerre, tout étonnés regardent leurs Officiers, & attendent leurs ordres. Les plus résolus sont troublés de la nouveauté de cet accident. Les Barbares appercevant de loin les drapeaux, quittent l'attaque, dans la pensée que les Légions qu'on leur avoit dit s'être éloignées, revenoient; mais bien-tôt instruits du petit nombre de ces troupes, ils les méprisent, & fondent sur elles de tous côtés.

Les

Les valets s'enfuient sur une hauteur voisine, d'où ayant été aussi-tôt chassés, ils se jettent entre les rangs, & augmentent la frayeur des troupes. Les uns songent à former un triangle pour percer au travers de l'ennemi, espérant que le camp étant si proche, s'ils perdoient quelques hommes, du moins le reste pourroit éviter sa perte: d'autres sont d'avis de tenir bon sur la colline, & de courir tous ensemble la même fortune. Les vétérans que nous avons dit être partis sous le même drapeau, ne sont point de cet avis; mais après s'être encouragés les uns les autres, ils partent sous la conduite de C. Trebonius Chevalier Romain qui étoit à leur tête, percent au travers des ennemis, & arrivent tous sains & saufs au camp, sans avoir perdu un seul homme: les valets & la Cavalerie les ayant suivis, se sauvent de même à la faveur du passage qu'ils leur avoient ouvert. A l'égard de ceux qui s'étoient arrêtés sur la colline, n'ayant encore aucune expérience de l'art militaire, ils n'eurent ni la résolution de persister à se défendre dans leur poste, ni le courage d'imiter la vigueur & la prompte exécution des autres: ils firent bien quelque effort pour gagner le camp; mais pour y parvenir, ils s'engagerent dans un mauvais poste. Leurs Centurions, qui par leur valeur avoient mérité d'être tirés des bas emplois dans le reste des Légions, pour être élevés aux premières

places dans celle-ci, pour ne pas perdre la gloire qu'ils s'étoient acquise, se firent tuer en combattant vaillamment, & par leur courage ayant fait reculer les ennemis, ils donnerent moyen contre toute espérance à quelques soldats de parvenir au camp: le reste fut enveloppé par les Barbares, & périt.

Les Allemans n'espérant plus de forcer le camp, & voyant que nos gens s'étoient déjà mis en état de défense, repassèrent le Rhin, & se retirèrent avec le butin qu'ils avoient caché dans les forêts. Mais la frayeur avoit été telle, que même après leur retraite, C. Volufenus qui arriva au camp la nuit même avec la Cavalerie, ne put persuader que César fût prêt à paroître avec son armée en bon état. La crainte s'étoit emparée des esprits à un tel point, que comme si l'on eût perdu le sens, on vouloit que toutes les Légions eussent été taillées en pièces, & que la Cavalerie seule eût échappé, prétendant que si cela n'étoit pas, les Allemans n'auroient jamais osé venir attaquer notre camp. Le retour de César dissipa cette crainte & rassura tout le monde.

A son retour, comme il connoissoit l'incertitude des événemens de la guerre, il ne se plaignit que de ce qu'on avoit fait sortir les cohortes de leurs retranchemens, & remontra qu'on avoit eu tort de s'exposer au moindre risque. Du reste il ne put s'empêcher d'être étonné de ce que les Allemans étoient venus si subitement,

tement, plus encore de ce qu'étant presque maîtres des retranchemens & des portes du camp, ils eussent pû en être chassés. Ce qui le surprenoit encore davantage, est que ces mêmes Allemans qui avoient passé le Rhin à dessein de ravager le pays d'Ambiorix, eussent oublié leur vrai projet, pour attaquer les Romains; en quoi ils lui avoient rendu un signalé service.

Après cela il marcha de nouveau à la poursuite des ennemis, & il envoya par-tout contre eux ce grand nombre de troupes que les peuples voisins lui avoient fournies. Tous leurs Bourgs furent brûlés, toutes leurs maisons furent réduites en cendres; tout fut mis au pillage. Les hommes & les chevaux consumerent les bleds; le mauvais tems & les pluies abimerent le reste: le dégât fut si terrible, que si quelque habitant de ce pays échappa en se cachant, après la retraite de l'armée il dut périr de faim & de misere. La Cavalerie qui étoit dispersée par-tout, passa souvent par des endroits où des prisonniers disoient avoir vû Ambiorix prendre la fuite, & dont ils prétendoient même qu'il ne devoit pas être loin. L'espérance de le saisir faisoit tout entreprendre, jusqu'à l'impossible, parce que l'on étoit persuadé que ce seroit faire un très-grand plaisir à César, sans que pour cela on pût jamais en venir à bout. Toujours il échappoit par des bois, par des montagnes où il passoit la nuit; après
 quoi

quoi il gaignoit d'autres cantons, d'autres provinces, accompagné de quatre Cavaliers seulement, en qui seuls il croyoit pouvoir se fier.

Après ce terrible ravage, lequel nous coûta deux cohortes qui périrent, César ramena son armée à Rheims (a). La ayant assemblé les Etats de la Gaule, il y examina l'affaire de ceux de Sens & de Chartres, condamna à mort Accon auteur de la révolte, & le fit exécuter

(a) Au 50 degré de Latitude & 22 de Longitude. César la nomme *Duracortorum* & Strabon *Duricortora*. Prolemée nommant la Ville principale de chaque peuple n'a point oublié celle-ci. On ne voit point de Ville dans la Gaule, où il se rende un plus grand nombre de voyes militaires, selon le détail qu'en donne l'itinéraire d'Antonin, & la Table Théodosienne. Son nom propre celle d'être en usage lorsque les Capitales furent la plupart désignées par le nom du peuple, c'est sous le nom de *Remi*, qu'il en est mention dans Ammien-Marcellin, dans la Notice de l'Empire & du Code Théodosien. L'attachement que les *Remi* eurent pour les Romains, les rendit puissans & la Ville de Reims considérable, elle devint métropole dans la Belgique seconde. L'étude des Lettres où elle se distinguoit lui mérita du tems d'Adrien d'être comparée à Athenes.

